

Philippe AYRAUD

# ROMÉO ET LES JULIETTE



Les Editions La Gauloise

Et j'avais l'dégoût  
Le dégoût  
Le dégoût d'quoi  
J'sais pas  
Mais l'dégoût  
Le dégoût  
C'est fou comme tout  
P'tit déjà tout  
M'foutait l'dégoût

Alain Souchon, Le dégoût

Philippe AYRAUD

ROMEO ET LES JULIETTE

*Roman court*

Les Editions La Gauloise  
Série Romans courts

# Prologue

Banale la salle des profs, très banale. Stéréotypée. Avec sa rangée de casiers, longue comme un jour sans pain. Ses murs recouverts par des circulaires que personne ne lit jamais, moi encore moins que les autres, et des affiches syndicales qui doivent connaître à peu près le même sort que les logorrhées administratives. Son énorme photocopieuse plantée au milieu, qui ne marche que quand elle est bien lunée, c'est-à-dire pas souvent.

C'est la récréation de dix heures. Deux ou trois contractuels entrent furtivement, disent poliment bonjour sans attendre de réponse, ça tombe bien il n'y en aura pas, s'affairent quelques instants et rasant les murs avant de sortir. Quelques collègues semblent plongés dans la correction de copies. L'air accablé. On les entend parfois soupirer, grogner. Ricaner, aussi.

Parfois, l'un d'entre eux n'hésite pas à prendre l'entourage à témoin à la lecture d'une perle.

L'atmosphère est lourde comme un cheval mort. Fort heureusement, on peut toujours compter dans ces cas-là sur quelques joyeux drilles pour mettre un peu d'ambiance. Fourrager, professeur d'Éducation Physique et Sportive, con comme un verre à dents mais bel homme au demeurant, ouvre le bal :

- Alors Mercadier, quand est-ce que tu nous le pongs ce roman ?

- Ce roman... Quel roman ?

- Ben ouais... Avec ton imagination délirante, et les situations pas possibles dans lesquelles tu te mets, tu nous f'rais bien un p'tit polar... en plus, t'as du style...

- Objection ! Mercadier n'a pas de style, il est un style, nuance !

C'est à Bijeon qu'on doit ce bel apport rhétorique. Le Chef des Travaux du Lycée Professionnel. Omnipotent et ventripotent à la fois.

Et mon cul, c'est mon style, j'ai pensé, en m'appropriant la superbe chanson de Ferré<sup>1</sup>.

Reviens nous Léo, reviens nous vite !

- Laisse tomber, Patrick, c'est de la provoc, me souffle en passant Emilie, une jolie brunette très sympa, prof d'Histoire-Géographie. Or il se trouve que moi aussi

---

<sup>1</sup> *Ton style*, de Léo Ferré. Album *La Solitude*.

j'aime la provoc. Je m'en nourris, que dis-je, je m'en délecte. Pas question de laisser tomber la joute oratoire qui s'annonce.

- Désolé, chers collègues, mais je n'ai pas vraiment le temps d'écrire... Il va me falloir patienter jusqu'à la r'traite.

Ricanements à l'unisson.

- Tu n'iras pas jusqu'à la r'traite, Mercadier ! L'Educ ' Nat' t'aura viré bien avant !

- T'as raison, Dupigeon ! Et j'en serai le premier ravi... pour une fois que le Mammouth bougerait son gros derrière... Et peut-être que cela aura lieu plus tôt que prévu, qui sait ?

# I

Longtemps, j'ai fumé de bonne heure. La Gitane qu'on allume à tâtons dans le noir, c'était comme un filtre à tous les emmerdements qui allaient me tomber sur la gueule, à peine le pied gauche posé hors du lit.

Elles avaient chacune leur rôle, mes quarante béquilles de secours, vaillantes sentinelles de mon intime forteresse à vau-l'eau. Celle de sept heures allumait le feu, sur fonds de musique Rock, quand il fallait y aller, que Mick Jagger braillait *Under my thumb* sur mon *Blaupunkt*. L'Enfer, c'est les Stones, quoi qu'en pensent les Autres. Les suivantes calmaient mes ardeurs, faisait tomber la fièvre, reléguait mes velléités de travail aux calendes grecques. Ne remets jamais à demain ce que tu peux faire après demain, hochais-je la tête en avalant voluptueusement la fumée. Celle de...

Va donc savoir pourquoi j'ai décidé comme ça, qu'il n'y aurait plus de celle. La peur du Crabe peut-être, le ras le bol de mes sourires d'autiste pour masquer les dents jaunes, la lassitude aussi. Toujours la même collègue, tous les jours,

qui te tient le même discours, ah ces fumeurs qui nous empoisonnent. Une fois j'ai craqué. Ta connerie, elle nous empoisonne aussi, on en meurt à petit feu, et pourtant hein, on est poli, on ne te le reproche pas.

La politique du tout ou rien. Baisse de mon pack 40, qui se retrouve à zéro, en moins de temps qu'il n'en faut à mes élèves pour maltraiter le passé simple. Tremblements, vertiges, sueurs, douches froides, réglisse et Zurban, on tient ferme, on s'accroche, on décroche. Ça y est, c'est gagné.

On peut enfin déprimer tranquille.

J'ai quitté l'ancienne maison ouvrière où je réside, qui me vaut un loyer qui me coûte trois bras. Avec la gentrification, les quartiers populaires le sont de moins en moins, et même à Sartrouvelles se loger en banlieue devient presque un luxe. Le périph' m'a balancé son regard agressif de rocades en chaleur, de Carrefours arrogants, de coulées vertes au fragile équilibre mis en rupture par des Auchan impénitents. Minotaure ventru en pleine indigestion, il dégueulait en cadence des transes de bagnoles à touche-touche, d'où s'échappaient dans les glissements des fréquences hystériques, quelques gémissements de France Inter. Et c'était réconfortant de savoir qu'il existerait toujours, envers et contre tout, dans cette théorie du bordel organisé, des accros à autre chose que les conneries débitées sur les radios commerciales.



Le Lycée Professionnel m'a accueilli comme tous les matins. Un chouette lycée d'un point de vue urbanistique, quasiment neuf, architecture moderne, fonctionnelle et conviviale avec ses espaces de détente disséminés un peu partout dans l'enceinte de l'établissement. Finalement, c'est ceux-là les pires, ceux qui te bercent d'illusions, au moins les cradoques, tu comprends tout de suite que les dés sont pipés, que quand t'as franchi les grilles, y a une sacrée différence avec celles d'une prison. La taule, tu peux toujours espérer finir par en sortir. L'Éducation Nationale, t'y rentres, t'y restes à vie, parce que tu ferais quoi d'autre de toute façon et puis, tu t'y fais assez bien à la ritournelle des vacances, des congés de formation et des stages bidons ; à ces semaines qui passent comme une veste noire après quelques lavages. Une fois que t'as effectué la prérentrée des enseignants, que tu t'es tapé ta dose de discours de remplissage, que t'as laissé se dissoudre deux trois aspirines et bouffé tes myorelaxants, le plus dur est passé, l'année est quasiment terminée.

Elle m'attendait devant la grille, Lilith, comme tous les matins où elle savait que je bossais, en tirant sur sa cigarette roulée. Faut pas fumer, c'est pas bon pour la santé, ai-je ricané. Pour une fois que j'avais le beau rôle, je n'allais pas me gêner.

- Salut m'sieur, ça fait une paye, alors vous me l'offrez ce café où quoi ?

- Une autre fois, Lilith, une autre fois...

- Vous dîtes ça tout l'temps ! J'ai dix-huit ans vous savez...

- T'es bien conservée pour tes dix-huit ans, ai-je admis.

Et j'étais sincère derrière la boutade. Lilith, elle n'était pas belle, elle laissait la beauté aux pouffes, elle était bien mieux que ça. Le soleil d'une lointaine Afrique natale avait à jamais marqué de son empreinte un corps déjà un peu empâté, une figure trop grossièrement dessinée d'où émergeaient des mirettes qui te promettaient tous les bonheurs du monde, à supposer qu'ils existent. Même si trop souvent, quand son regard se faisait la malle du côté du malheur, son sourire avait la tristesse de celui d'un clown.

- C'que j'voulais dire, c'est que ça pose pas l'blème pour vous, côté Fuck les abats et tout l'tralala...

- Fuck les abats ?

Elle a rigolé :

- Ben ouais quoi... À bas les keufs, si vous préférez.

J'ai pris mon air sévère, celui que je réserve aux grandes occasions, quand par exemple le fou rire me prend en cours, mais que je me rappelle in extremis qu'on me paye pour arborer une tête de con. Lilith, c'est une grande histoire entre nous. Depuis qu'un jour en classe, elle s'est évertuée à me démontrer que Maupassant c'est chiant comme la pluie

sur un lundi au soleil, j'ai décidé qu'il lui serait beaucoup pardonné.

- Tu vas me faire le plaisir d'aller fissa en cours. Ça va bientôt sonner.

- Ouais, ben, déjà dix minutes qu'elle nous a cassé les oreilles la sonnerie, m'sieur ! On est à la bourre tous les deux, on f'rait mieux de ne pas rentrer du tout.

J'ai étouffé un putain de juron. Madame Machineau, la proviseure, qu'évidemment tout le monde surnomme la mère Machin, on est des grands marrants dans l'Educ' Nat' et on a l'humour original, n'allez pas croire, la mère Machin donc allait encore me la jouer à la pointeuse, si on s'croisait dans les couloirs. Comment voulez-vous qu'on exige des élèves la ponctualité qui, je me permets de vous le rappeler, est une valeur sur laquelle les entreprises sont intransigeantes, si leurs enseignants arrivent systématiquement en retard ? Il n'y a pas grand-chose à répondre à ça. D'ailleurs, je ne réponds jamais rien. À ma manière, je suis un type logique et cohérent.

J'ai traversé la cour comme un bolide. Je suis arrivé complètement essoufflé dans la salle des profs. Une de mes collègues, professeur de gestion-administration, corrigeait des copies, en attendant son heure.

- Ça va ? Ai-je réussi à articuler péniblement.

- Oui, enfin tu sais, comme un lundi...

Oh Gastibelza, l'Homme à la carabine, moi aussi je donnerais l'Espagne et le Pérou, pas pour me taper Dona Sabine, très loin d'ici, mais pour ne plus avoir à résister à cette tentation hebdomadaire qui me pousse à rétorquer :

- Et vendredi, hein ? Ça ira mieux vendredi ? Comme un vendredi ?

Au lieu de cela, j'ai mis cinquante centimes dans la machine à café. La pièce est redescendue aussi sec. Trois coups de latte généreusement administrés plus tard j'ai compris que j'allais devoir tirer une croix sur la caféine.

Résigné, je me suis dirigé vers ma salle de cours, empruntant le couloir que j'avais surnommé in petto couloir de la Reproduction : au mur, des copies de tableaux de Paul Klee, de Marc Chagall, des distributeurs de préservatifs. Huit heures quinze. Les mêmes devaient être dans un état proche de l'Ohio, certains avaient déjà dû se tirer, il n'est pas là le prof, on va s'en jeter un chez Marcel.

Apparemment, on avait enfin atteint le sacro-saint objectif de la cohésion du Groupe Classe, comme disent nos cuistres. Ils s'étaient tous barrés. Pas mal, me suis-je dit, je n'étais pas très en forme pour l'impro ce matin.

C'est alors qu'on m'a mis la main sur l'épaule. Je me suis retourné, j'ai cherché à prendre l'air embêté devant la mère Machin, et j'y suis arrivé sans trop de peine quand j'ai pressenti que les deux lourdauds qui l'encadraient étaient des flics.

(À suivre)